

essais

Les «Mémoires» de Jean Monnet montrent comment son projet d'union européenne s'est enraciné dans l'expérience des deux guerres mondiales.

La longue-vue d'un «Père de l'Europe»

Mémoires

Jean Monnet
Fayard/Pluriel, 650 p., 16 €

À sa manière, Jean Monnet aura été un philanthrope. Un homme épris de paix, soucieux de l'avenir des hommes et femmes du continent européen, qui œuvra durant un quart de siècle à trouver des formes politiques d'unité et de solidarité dépassant le cadre de la nation. La réédition de ses *Mémoires*, près de cinquante ans après leur parution, est particulièrement bienvenue. Deux ans après le Brexit et alors que la Russie poursuit sa guerre d'agression en Ukraine, elle permet de redécouvrir les réflexions et l'action d'un homme dont les convictions s'enracinaient dans la tragédie des deux guerres mondiales.

Un homme épris de paix, soucieux de l'avenir des hommes et femmes du continent européen.

Les *Mémoires* s'ouvrent d'ailleurs par la débâcle de juin 1940. Jean Monnet est à Londres pour coordonner les efforts d'armement de la France et de la Grande-Bretagne. Dans une tentative désespérée d'opposer la plus forte résistance possible à l'offensive allemande, il convainc Churchill de proposer au président du Conseil Paul Reynaud de créer une «union franco-britannique», avec une fusion des citoyennetés, des parlements et des cabinets de guerre. L'offre arrive trop tard mais l'initiative est révélatrice de l'audace intellectuelle dont Jean Monnet fera preuve durant sa vie.

Ce natif de Cognac a d'abord été négociant avant de s'impliquer dans les affaires publiques. Il a fait ses armes à Londres et des affaires à Washington, deux expériences qui lui apportèrent une fine connaissance du monde anglo-saxon. Durant la Seconde Guerre mondiale,

il travaille non loin de Churchill et de Roosevelt à organiser l'effort de guerre qui permettra d'écraser la domination nazie.

Après la Libération, De Gaulle lui confie la planification de la reconstruction de la France. Créant le Commissariat général au Plan, Jean Monnet consolide sa conviction que l'économie peut faire avancer des objectifs politiques. Alors que la guerre froide naissante fait diverger les stratégies de Washington, Londres et Paris vis-à-vis de l'Allemagne, encore sous tutelle, il propose une initiative pour désamorcer la spirale de la défiance : la mise en commun des capacités de production et de transformation du charbon et de l'acier françaises et allemandes. Proposée officiellement par le ministre français des affaires étrangères Robert Schuman le 9 mai 1950, l'offre conduira à la création de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) associant quatre autres pays (Belgique, Italie, Luxembourg et Pays-Bas). Cette organisation, dont Jean Monnet sera le premier président, était fondée non pas sur une coopération classique entre États souverains mais sur la délégation à une autorité commune de décisions s'imposant à tous. Lancée dans un esprit pionnier, elle marqua le commencement d'une construction européenne que Jean Monnet inspira activement jusqu'en 1975.

Il écrivit ensuite ses *Mémoires* pour révéler la trame qui, aujourd'hui encore, assure la solidité d'une Europe élargie à 27 pays. La délégation de souveraineté à des institutions chargées de définir l'intérêt commun des États membres permet de créer le dialogue, fut-il rugueux, entre instances nationales et échelon communautaire. Pour Jean Monnet, les Européens sont entrés dans un processus de rapprochement qui devrait conduire, comme les Américains deux siècles plus tôt, aux États-Unis d'Europe. Quand ? «*Il n'y a qu'un seul chemin, reconnaissait-il, mais le chemin est incertain.*»

Jean-Christophe Ploquin

Une tentative de définition de l'identité allemande, à travers les lieux, les hommes et les objets qui ont façonné son histoire.

Au cœur des mémoires allemandes



La porte de Brandebourg à Berlin, endommagée en 1945, restaurée après 1990. Massimo Ripani/SIME/4Corners

Allemagne, Mémoires d'une nation

de Neil MacGregor
Traduit de l'anglais
par Pascale Haas
Les Belles Lettres, 696 p., 26,90 €

Qu'est-ce que l'Allemagne ? L'historien Neil MacGregor tente de répondre à cette question, un immense défi, tant l'histoire allemande, contrairement à d'autres histoires nationales, est fragmentée. Sur plusieurs centaines de pages richement illustrées, l'ancien directeur du British Museum part à la recherche d'un passé qui ne cesse de changer, à travers des objets, des hommes, des lieux et des monuments, choisis pour leur signification symbolique.

Goethe, Friedrich, Luther et les frères Grimm, sans oublier Gutenberg, Albrecht Dürer, la porcelaine de Meissen, la qualité du «made in Germany» et Buchenwald, font partie du voyage. Au milieu du livre, dans un chapitre sur Tilman

Riemenschneider, le grand sculpteur sur bois de tilleul, l'auteur évoque «*la difficulté douloureuse de la construction d'une histoire allemande, l'obsession de retrouver – de créer –, des souvenirs à même de la nourrir*», fil d'or de son exploration. «*C'est un problème que d'autres pays ayant des histoires plus simples, et des attitudes plus simples envers celles-ci, ont rarement à traiter.*»

La guerre a façonné les histoires, les identités et les frontières de la plupart des pays du Vieux Continent et c'est particulièrement vrai de l'Allemagne. Le sentiment national allemand, né des humiliations infligées par Napoléon, a pris corps tout au long du XIX^e siècle. L'Allemagne n'est devenue un État souverain qu'en 1870, avec la défaite de la France et la proclamation de l'Empire allemand, – le II^e Reich –, dans la galerie des Glaces de Versailles. Au cours des siècles précédents, sous le Saint Empire romain germanique, le patchwork de principautés et d'évêchés n'avait guère que la langue allemande comme lien com-

mun. Neil MacGregor montre comment cette «Allemagne» ne pouvait être définie que par l'endroit où l'allemand était parlé. Même à cette époque, le «Hochdeutsch» («haut allemand») dans le sud se distinguait du «bas allemand» dans le Nord, avec une multitude de dialectes, allant des Allemands de la Volga en Russie aux Saxons de Transylvanie. Au centre de Berlin, la porte de Brandebourg, le Reichstag et le Mémorial de l'Holocauste témoignent aujourd'hui de la volonté d'une nation de questionner son héritage historique, ces années sombres dont le souvenir pèse lourdement sur tous ses citoyens.

Difficile de trouver un quelconque équivalent international à un tel exercice d'autoréflexion, souligne l'historien. Comme dans le portrait de Betty, la fille du peintre Gerhard Richter, en train de regarder par-dessus son épaule, il y voit la métaphore de la relation subtile, changeante et obsessionnelle de l'Allemagne avec son passé.

François d'Alañon